des remèdes stimulants, et par conséquent diaphorétiques. Ce praticien relate, à ce propos, l'histoire d'un médecin français qui, mordu par un chien enragé, et voulant échapper par le suicide aux tortures de l'hydrophobie, résolut d'en *finir par le bain chaud* en en élevant la température jusqu'à production d'une syncope et qui trouva la guérison dans un moyen auquel il demandait la mort. Je crois aussi que l'emploi de bains d'étuve sèche, combiné, dans l'intervalle, avec l'exercice un peu forcé, et l'usage des spiritueux et de l'ammoniaque, se présente, dans la rage, avec toutes les garanties d'une méthode parfaitement rationnelle et consacrée déjà par des succès.

Le même médecin anglais a préconisé également la sudation dans le traitement des accidents provoqués par la morsure du serpent *cobra*. Ici la sudation est déterminée par l'exercice forcé et l'emploi des spiritueux. Un fait emprunté au docteur Spelsbury, médecin général à Calcutta, montre les effets remarquables de cette méthode. Pendant qu'il était en service à Jubalpoor, au centre de l'Inde, un de ses palefreniers fut mordu par un serpent cobra. Informé immédiatement de cet accident, il fit seller en toute hâte un cheval, attacha le blessé à la selle par une courroie et le fit courir très-rapidement à une distance de plusieurs milles. Le patient était baigné de sueur et épuisé de fatigue, comme on le pense ; plusieurs doses d'eau de Luce lui furent successivement administrées ; on entretint un exercice modéré pendant quelques heures ; grâce à cette médication énergique, aucun accident ultérieur ne se produisit (1). Le docteur Hood explique l'efficacité de cette pratique par l'élimination sudorale du venin et par l'excitation produite par cette course forcée

(1) *The Lancet*, 1868, vol. I, n. 7, p. 221.

sur le cœur et les poumons, qui subissent très-promptement l'action paralysante de ce poison. Du reste, les indigènes savent très-bien que c'est là un moyen utile, et ils y recourent d'ordinaire ; ils pourchassent et instrumentent de toutes façons les patients, de manière à ne pas leur laisser un moment de repos et, à l'occasion, ils invoquent même le bâton comme un moyen de les exciter à l'exercice. Ce médecin a appris d'un officier de l'armée des Indes que tous les blessés traités de cette façon, c'est-à-dire par un exercice violent *institué aussitôt que possible* et par l'usage de doses répétées d'eau de Luce, ont guéri, tandis que le plus grand nombre de ceux qui ont été soignés autrement ont succombé. Il paraît, du reste, qu'en Amérique on traite empiriquement, et avec succès, la morsure du serpent à sonnettes par des doses énormes de spiritueux ; une pinte de whisky est souvent donnée en une seule fois, dose évidemment exagérée et qui pourrait devenir aussi dangereuse que le venin lui-même ; mais en s'en tenant à des quantités plus raisonnables, et en associant les alcooliques à l'exercice violent, on peut très-vraisemblablement arriver à un bon résultat. Le docteur Hood propose d'instituer des expériences sur des chiens, de les faire mordre par des cobras, d'abandonner les uns, de traiter les autres par l'exercice forcé, et de conclure. Cette expérimentation serait évidemment démonstrative, en tenant compte toutefois des différences d'impressionnabilité que deux animaux d'une même espèce, d'un même âge, d'une même taille peuvent offrir à l'occasion d'un même venin, et aussi des circonstances fortuites qui peuvent faire varier la quantité de venin introduite par la morsure. Le procédé étrange du docteur Spelsbury ne s'impose pas, du reste, à la pratique et l'on peut remplacer cet exercice forcé par un

autre, mais en tenant compte cependant de la gravité du cas et de la nécessité d'un exercice à outrance.

Cette élimination par les glandes est, on le sait, d'une grande importance dans les cas de saturation toxique ou médicamenteuse. Ici il s'agit de faits matériels, le poison ou le médicament étant susceptibles d'être constatés par leurs réactifs appropriés, dans les diverses sécrétions, et l'on ne saurait contester la réalité de ce mécanisme curatif.

ARTICLE III

ACTION MODIFICATRICE.

Enfin un dernier mode de guérison, le plus fréquent de tous, celui qui s'obtient avec le plus de difficulté, le moins de certitude, celui qui attend le plus des progrès de la physiologie, est l'action curative par modification de la manière d'être fonctionnelle de l'ensemble de l'organisme, d'un de ses appareils ou d'un de ses organes. A l'aide des médicaments qui agissent de cette façon, nous créons une physiologie particulière qui n'est pas la physiologie hygide, mais qui, n'étant pas non plus la physiologie morbide, enlève l'économie à des habitudes de fonctionnement vicieux et lui fournit une occasion de revenir au mode hygide de son activité.

Grâce aux médicaments de cet ordre, on gouverne donc le rhythme et le mode des fonctions dans un but curatif : on excite, on tempère la circulation; on précipite ou on enchaîne les battements du cœur; on modifie la circulation capillaire; on règle la mesure et la qualité des sécrétions; on agit dans des sens opposés sur la nutrition des organes; on suscite enfin dans l'économie mille changements qui, bien

conçus et habilement réalisés, sont autant de provocations, réussies ou infructueuses, au retour à l'état normal.

Le lecteur se fera une idée de la multiplicité de ces opérations médicamenteuses qui font du médecin, suivant le beau programme du Père de la médecine, « l'interprète et le ministre de la nature, » en se reportant au chapitre IX relatif à l'ACTION DES MÉDICAMENTS et dans lequel j'ai indiqué les formes diverses de cet empire que l'art peut, à l'aide des médicaments, exercer sur les phénomènes de la vie. J'y reviendrai du reste bientôt, en énumérant les agents médicamenteux dont il dispose pour réaliser ces modifications fonctionnelles et en essayant de les répartir dans des groupes méthodiques.

ARTICLE IV

ACTION NOSOPOIÉTIQUE.

Un bon nombre de médicaments ne produisent leurs effets curatifs qu'en faisant naître, plus ou moins loin du siége organique de la maladie, ou sur les organes ou les tissus mêmes qui en sont le support, des troubles morbides artificiels que l'on gouverne et que l'on mesure à son gré. C'est ce que l'observation révèle pour les guérisons qui surviennent par mécanisme de substitution locale; c'est ce qu'une induction aventureuse a prétendu étendre à toutes les maladies, lesquelles ne guériraient jamais autrement que par voie de substitution morbide.

L'action substitutive est dite aussi *homœopathique* parce que la doctrine d'Hahnemann explique de cette façon tout mécanisme pharmacothérapique. Le médicament a en lui, disent les homœopathes, une *force active* qui agit sur l'éco-